



XAVIER LISSILLOUR

Sur les côtes italiennes, les sables de l'entre-soi

Plages d'Italie - 1/6 - De la Méditerranée à l'Adriatique, elles racontent les splendeurs et les misères du pays. Beaucoup sont privées, gérées par 6 592 établissements balnéaires bien décidés à préserver ce business typiquement italien

MONACO, VINTIMILLE (ITALIE) - envoyés spéciaux

L'Italie commence déjà à Monte-Carlo. «Pasolini en clair-obscur», lit-on sur une affiche annonçant une exposition du Nouveau Musée national de Monaco à la gloire de l'intellectuel italien (1922-1975). Derrière des lunettes noires, son regard semble scruter la Méditerranée. En 1959, il était parti de Vintimille, à 20 kilomètres à l'est de la Principauté, pour faire le tour de son pays par les plages. Il avait conclu son périple à Trieste, sur l'Adriatique, écrivant à chaque étape la matière d'un récit, *La Longue Route de sable* (Arléa, 2004).

En cette affiche, voyons un signe. Car notre enquête part du même lieu, et du même postulat : pour réfléchir les splendeurs et les misères de l'Italie, ses douleurs et ses mystères, il n'est de meilleur miroir que la mer. Chaque été, plus de deux tiers des Italiens se retrouvent au bord de l'eau, avec leurs gouvernants et leurs idoles, sur des plages souvent privées. Dans ces édens hédonistes, ils renouent avec les joies du *dolce far niente* - ou de l'*otium*, ainsi que le désignaient leurs ancêtres romains : les corps se libèrent, les esprits s'allègent. Y plane pourtant l'ombre des mafias, du fascisme, du changement climatique, de la crise migratoire... Et du business : la mer, le soleil et le sable constituent les matières premières d'une économie florissante, bien qu'opaque, qui produit ses propres oligarques.

Avant de rejoindre Vintimille, attendons-nous à Monaco. Nous y avons rencontré l'un d'entre eux, Flavio Briatore, 74 ans. Tour à tour moniteur de ski, assureur ou magnat de la formule 1, fameux pour ses démêlés avec le fisc et ses ex-compagnes, fugitif aux îles Vierges, puis amnistié, l'Italien a fondé un empire balnéaire fait de restaurants, de boîtes de nuit et de plages privées, regroupés sous les marques Twiga et Billionaire. «Les Italiens ne choisissent pas ce boulot pour survivre, mais parce qu'ils l'aiment», assure l'entrepreneur. Ils font en sorte que le client se sente à la maison, en fa-

mille. » De fait, à Monaco, il est chez lui : le restaurant du Twiga donne sur la plage du Twiga et sur la discothèque du Twiga. «Je dois vous laisser, s'excuse-t-il. Je dois recevoir le maire de Vintimille. Nous devons recruter une quarantaine de personnes pour l'ouverture, fin juin, de notre prochain établissement balnéaire...»

A Vintimille, ce Twiga flambant neuf occupe la baie Grimaldi, adossée à la voie ferrée, à la route côtière et aux reliefs alpins. Des cabanes transformées en maisons de vacances, témoignent du temps où les pêcheurs y entreposaient leurs embarcations. «Ils croisaient les bergers qui faisaient pâturer leurs troupeaux : ça semble difficile à imaginer aujourd'hui, mais des plantes poussaient sur le sable», précise Rudy Valforito, un vigneron militant pour plusieurs associations écologistes. Il s'agit d'une des dernières plages naturelles d'une région déjà ravagée par le tourisme de masse. »

Une provocation

L'arrivée du Twiga le préoccupe, d'autant qu'un service de navettes maritimes relie l'établissement au port de Monte-Carlo. «Je crains que les posidonies ne disparaissent et, avec elles, tout l'écosystème qui dépend de cette plante sous-marine.» Le maire de Vintimille, Flavio Di Muro, est moins inquiet. Pour cet élu de la Ligue (extrême droite), la priorité est de faire oublier l'image que la ville a héritée de sa position de goulot d'étranglement sur les routes migratoires. Des exilés, refoulés par les autorités françaises, attendent ici avant de rentrer un passage. «Le Twiga s'insère parfaitement dans mon projet de faire de Vintimille une ville internationale, et non une ville frontière», résume l'édile. Et de rappeler que, depuis son élection, en 2023, les investissements monégasques se multiplient, de même que les dépenses sécuritaires.

Ce tournant se fait au grand dépit du tissu associatif local, dont les maigres ressources sont allouées en priorité aux migrants. Les prix prohibitifs du Twiga - 200 euros par personne en moyenne, pour un déjeuner et un transat - sont vus comme une provocation. «Vintimille a toujours été une ville commerçante, le profit

passé avant l'intégration des étrangers», regrette le syndicaliste Luciano Codarri.

L'île mère de l'archipel Twiga se trouve sur la Versilia, une longue bande de sable située au nord de la Toscane. Parcourons les stations balnéaires qui la jalonnent, de Viareggio à Forte dei Marmi. La mer y est le plus souvent invisible, masquée par une sorte de frise chronologique architecturale. D'abord, à Viareggio, d'élégants immeubles de style Liberty, la version italienne de l'Art nouveau. Le vieux cinéma Eden. Le Gran Caffè Margherita, avec ses tourelles aux tuiles vernissées, fréquenté par les artistes et les aristocrates de la Belle Époque. Les noms des établissements balnéaires s'écrivent contre le ciel, en lettres pastel.

Passé les derniers palaces de Viareggio, les lignes se font moins courbes, les profils plus durs. Nous sommes dans les années 1950, ère du miracle économique italien, aube du tourisme de masse. Dans les interstices laissés par le béton s'étendent des plantations de parasols équidistants, colorés, identiques. Une fois payée la location du lettino, lit de plage de modèle unique, chaque citoyen a droit à son carré de sable. Et d'ombre.

Ici, comme sur près d'un tiers des 7 914 kilomètres de côtes de la Péninsule, les plages sont privées. Gérées, particularité italienne, par 6 592 «établissements balnéaires» recensés fin 2023, dont les concessions sont renouvelées sans appel d'offres. Les redevances perçues par l'Etat sont dérisoires face aux chiffres d'affaires engrangés. Selon les estimations, entre 30 000 et 40 000 personnes en tireraient la majorité de leurs revenus. Tant pis si la question est au cœur d'un contentieux entre Rome et Bruxelles, le fonctionnement du système italien étant contraire à la directive sur la libéralisation des services, dite «Bolkestein», qui exige, depuis 2006, une ouverture du secteur à la concurrence.

Ignorant les pressions européennes, le gouvernement de Giorgia Meloni est bien du côté de ceux que l'on appelle «les balnéaires», un électoral acquis à la droite. Ces derniers n'hésitent pas à accorder la défense de leurs privilèges à la rhétorique chère aux nationalistes

«LE TWIGA EST LE SYMBOLE DE L'INDÉCENCE DU LOBBY DES BALNÉAIRES ET DE LEURS PRIVILÈGES !»

ROBERTO BIAGINI
président de
l'organisation Mare libero

au pouvoir. «Nous sommes confiants dans l'action de notre présidente du conseil pour qu'elle empêche la nouvelle perte d'un nouveau pan du "made in Italy" aux mains de multinationales. Nous voulons seulement défendre avec fierté un morceau d'histoire du tourisme italien, qui devrait être protégé comme un patrimoine culturel», déclare ainsi Fabrizio Licordari, président d'Assobalneari Italia, le principal groupe de pression des «balnéaires».

Ceux-ci peuvent aussi compter sur la ministre du tourisme, Daniela Santanchè. Inquiétée dans diverses enquêtes judiciaires pour des malversations liées à ses activités dans la communication, elle a été actionnaire du Twiga de Forte dei Marmi, la station balnéaire la plus huppée de la Versilia. En entrant au gouvernement, M^{me} Santanchè a cédé ses parts à son compagnon, Dimitri Kunz, qui se fait passer pour un héritier de la maison de Habsbourg.

«Repaire pour riches du Nord»

Nous voilà arrivés devant leur Twiga. Derrière les hauts murs du club apparaît un décor que la direction qualifie d'«ethnique», soit un ensemble africanisant fait de palmiers, de meubles en bambou, de sièges en rotin. Et de statues délavées de girafes - «twiga» en swahili, clin d'œil aux séjours de Flavio Briatore au Kenya. En bermudas beiges et polos blancs, les serveurs veillent sur une faune particulière, qui se fera plus nombreuse à mesure que l'on approchera du cœur de l'été : hommes d'affaires, influenceurs, joueurs de football...

«Le Twiga est un repaire pour riches du Nord... Avec Meloni, c'est devenu une sorte de palais d'été. Ses soutiens les plus fortunés y vont, son ex aussi. Ambiance tatouages et bijoux pour hommes», nous a expliqué, à Rome, le journaliste Michele Masneri, du quotidien *Il Foglio*, spécialiste des élites italiennes. «Le Twiga représente le rêve de l'Italie des Rolex et des Ferrari. On n'y paie pas pour le standing, mais pour voir, être vu et raconter que l'on y a été», renchérit Fabrizio Roncone, du quotidien *Corriere della Sera*. En 2023, son reportage au Twiga, où il raillait le niveau de services offerts et l'état des sanitaires, a fait scandale.

Depuis le restaurant, il faut marcher un peu pour atteindre la mer. Vide après la fermeture, la plage ressemble à un camp de tentes que l'on aurait monté dans le désert pour les riches rescapés d'une catastrophe. Chacun des chapiteaux dits «arabes» peut être réservé à la journée pour 600 euros. Installé sous l'un d'entre eux, le gestionnaire Mario Cambiaggio décrit sa clientèle : «C'est une certaine Italie du pouvoir, surtout économique. Si l'on mettait ensemble les chiffres d'affaires des clients certains soirs, on aurait entre 5 % et 10 % du PIB !» Et le sien, de chiffre d'affaires ? «Neuf millions d'euros en 2023.» Pour une redevance versée à l'Etat de 100 000 euros seulement, selon lui.

M. Cambiaggio convient que le système doit changer, malgré les manœuvres dilatoires du gouvernement, et raconte avoir été visé par une manifestation. Des militants du groupe Mare libero se sont installés entre les «tentes arabes» pour protester contre la privatisation du littoral. «Le Twiga est le symbole de l'indécence du lobby des balnéaires et de leurs privilèges !», nous disait peu après Roberto Biagini, président de l'organisation.

En matière de mobilisation hostile, Mario Cambiaggio en a vu d'autres. Avant de faire son trou dans le tourisme, il a travaillé dans la sidérurgie au moment de son déclin et a ferrailé avec les syndicats. Plus tard, il a promu Gènes, sa ville d'origine, pour le marché russe, lorsqu'elle était capitale européenne de la culture, en 2004. Il a alors pu se familiariser avec un monde qui a fourni au Twiga ses clients les plus prodigieux. Forte dei Marmi a longtemps été une destination prisée des riches ressortissants de l'ex-URSS : Volodymyr Zelensky, Vladimir Poutine ou Evgueni Prigouine y ont séjourné. Depuis la guerre, en février 2022, la disparition de ces clients fait regretter les pourboires à cinq chiffres. Restent cependant les Saoudiens. La famille royale dispose d'emprises dans les parages, quand le groupe Ben Laden possède près d'un tiers des carrières de marbre de Carrare toutes proches.

Au restaurant du Twiga, la présence de ces invités réjouit, quand la seule évocation d'autres étrangers inquiète. Un entrepreneur anglais du BTP termine sa bouteille de vin blanc. Il lie conversation avec un groupe d'Américains œuvrant dans le tourisme haut de gamme. Le premier s'indigne de l'aide «indécence» portée par l'Allemagne aux migrants. Les seconds s'alarment des vagues d'immigration asiatiques ou latino-américaines qui déferleraient, selon eux, sur les Etats-Unis. Derrière eux, sont suspendus les projecteurs éteints de la boîte de nuit en plein air, à laquelle le Twiga doit une partie de sa réputation. Parmi les grands noms de la chanson italienne qui s'y sont produits récemment figure le groupe Ricchi e Poveri. «Riches et pauvres», comme un résumé des écarts qui se creusent, insidieusement, sur ces sables-là. ■

ALLAN KAVAL ET AURELIANO TONET

Prochain épisode

A Ostie, le front de mer des contraires